

Prologue

On trouvait encore une trentaine de familles à Bras La Boue. Oh ! Quelques renégats avaient bien abandonné le quartier pour aller gagner plus et vivre décentement plus haut, c'est-à-dire en ville. Mais d'autres moins « regardants » étaient arrivés et avaient occupé les cases au parfum de précarité : des Mahorais, des Comoriens, des sans travail, des sans famille, des sans orgueil ou encore des habitants de derrière le soleil dont la ville n'avait pas voulu.

Le quartier de Bras La Boue verdissait par petites touches à la saison des pluies, se transformant par endroits en cloaques vaseux, d'où son nom.

Saint-Denis était haut perché à sa droite.

Un piton le serrait à gauche, plongeant ses pentes rouges jusque dans le dos des cases.

Cuvette accrochée au rempart ou îlet érigé par je ne sais quel tremblement de terre antédiluvien, le petit quartier souffrait d'une position inconfortable.

De temps en temps, de la crête du piton se détachait un rocher. La rivière gémissait de peur.

Les habitants affolés levaient vers les cimes environnantes des yeux suppliants de martyrs. Heureusement qu'il y avait les enfants. Comme ils n'ont aucune conscience du danger, ils jaillissaient tels des oiseaux des cases bancales et se mettaient à courir en riant à la recherche de la merveille tombée du ciel. Ainsi ils chassaient la peur en invitant les adultes à rester debout et vivants. Mais la plupart du temps, rhododendrons, *galaberts*, *chocas* et traînasse maintenaient assez bien le sol en place au-dessus des têtes. Quelques énormes cailloux passaient bien à travers cette verdure leurs faces sardoniques et menaçantes. Cependant, jamais de mémoire d'homme, quelqu'un n'avait été blessé par des chutes de pierres. Tout au plus, à la nuit tombée, quelques poignées de poussière ricochant sur les toits faisaient frissonner les enfants qui croyaient aux fantômes.

En fait, les habitants avaient plus à craindre de la ville de Saint-Denis. Il lui suffisait à cette impertinente de se pencher au-dessus d'eux comme au-dessus d'une cuvette et de laisser tomber ses déjections. Rien de plus naturel en somme : ce destin de fosse à ordures de Bras La Boue était dû à sa situation. Les bouches dionysiennes impitoyables et trop pleines déversaient de la matière sur le petit quartier. La ville vomissait des déchets multicolores au milieu des lianes qui crapahutaient le long des pentes. Et certains matins, les enfants, à l'affût de merveilleux, ouvraient de grands yeux en découvrant quelque nouvelle

inflorescence accrochée à la verdure. Quelle était cette plante inconnue, échappée du ciel, qui avait fleuri pendant la nuit ? Ils se la montraient du doigt, béats d'admiration devant ses irisations. Hélas ! Les rêves de fleurs auxquels ils avaient cru n'étaient que des sachets de plastique coloré agités par le vent de terre du grand matin. Des pétales en toc ! Des farces et attrapes pour rêveurs ! Ainsi ne savaient-ils plus parfois distinguer les vraies fleurs, les vrais parfums, les vraies couleurs.

La ville déformait tout et altérait leurs sens. De plus, elle pissait en permanence sur le couvert végétal de la grande paroi. Des ruisselets jaunâtres coulaient, engraisant au passage des plants de songe. Les larges feuilles sans cesse importunées par des gouttes dégoûtantes se redressaient fièrement et hoquetaient. En période de fortes pluies, les ruisselets devenaient cascades brunes. Des hommes de dehors venaient alors ausculter la paroi. Hochant la tête, ils disaient qu'ils cherchaient un remède pour lutter contre l'érosion. Mais, personne ne demandait aux habitants de Bras La Boue si la crasse de ceux d'en haut les avait usés. Et les victimes humaines, de peur de se faire rabrouer, n'osaient rien dire aux médecins de la nature qui n'étaient là que pour les pierres.

I

Affalé devant la télévision, Maximin vit sa sœur s'emparer de son cartable. Comme tous les soirs, elle allait s'installer à l'ombre, devant la case, dans le pliant rouge dont la toile de coton élimée craquait aux coutures. Devant ses genoux, un tabouret faisait office de bureau. Elle avait élu domicile à cet endroit pour travailler en rentrant du collège. Des oiseaux piaillaient au-dessus de sa tête, couvrant les bavardages narquois de ses jeunes voisines : « Èl i fé l'intélijante, i tourne la lang !... »

À Bras La Boue, les habitations étaient tellement proches les unes des autres que l'on ne pouvait agir qu'au vu et au su de tous.

« Julie ! hurla soudain Madame Sila, qui c'est qui va faire la vaisselle ? »

Sa voix résonna dans tout le quartier, ricochant sur les tôles et les bidons devenus touches d'un gigantesque piano mal accordé. Les rideaux de cretonne blanche gonflèrent leurs ventres jaunes de poussière. Même les poules effarées s'arrêtèrent de picorer pour caqueter d'étonnement.

« Tu fais quoi ? Tu apprends encore ? demanda-t-elle, les deux mains posées sur les hanches. Il faut m'aider un peu ! »

Agacé par ce tintamarre qui l'empêchait d'entendre son émission, Maximin s'empara de la télécommande et augmenta le volume. Se levant à demi, il jeta un œil sur les cases et entendit glousser non loin de sa sœur. Les voisines attirées par ces rappels à l'ordre se penchaient pour espionner à travers les gros yeux cernés de rouille de leurs portails. L'une poussa même du pied un battant qui couina indiscrètement. Une autre applaudit en riant parce qu'elle était saoule et que tout était prétexte à rire. Quant à celle qui affichait un sourire mangé par la laideur, elle se vengeait : ses trois enfants lui avaient été enlevés par la DDASS et placés dans des familles d'accueil quelque part dans le sud de l'île.

Julie ne bougeait pas. Sa mère s'avança de quelques pas, jeta un regard sur sa feuille, soupira, puis tourna les talons sans réitérer son ordre. Sans doute se sentait-elle gênée d'avoir osé désavouer publiquement l'ardeur de sa fille.

Que se passait-il ? En avait-elle assez des remarques acerbes de ses voisines ? Trouvait-elle le comportement studieux de Julie inconvenant dans ce quartier de chômeurs ? C'était la première fois qu'elle lui manifestait ainsi son exaspération. La plupart du temps, elle répétait à ses enfants qu'elle voulait les voir réussir, qu'ils ne devaient pas suivre son exemple...

Maximin éteignit la télévision et apostropha sa sœur :

« T'as pas entendu la vieille t'appeler ?

– Si, j'ai terminé, j'y vais tout de suite.

– Tu crois quoi ? Que te plonger tous les soirs dans les livres va faire de toi une bonne élève ?

– Je suis pas la meilleure, mais ça va, je suis moyenne. Les profs sont contents...

– ... Les profs ! Des vendus ! Tu crois en ces gens-là ? Ils sont bons qu'à encaisser leur paye à la fin du mois. Ils se foutent bien de toi !

– Mais, Maximin, je t'assure qu'ils s'occupent de moi !

– Je te dis : on est des bons à rien pour eux et on le restera ! Quand tu viens de Bras La Boue, ma fille, tu vau pas grand-chose, c'est tout ! » cracha son frère pour terminer.

Lorsque Maximin appelait sa sœur « ma fille », c'était ironique, pas du tout amical.

Ses petits frères, à la recherche d'une occasion pour fermer définitivement leurs cahiers, vinrent tourner autour d'elle en la traitant de « bonne élève ».

« Bonne élève, viens, maman t'appelle à la cuisine ! » chantonèrent-ils en riant. Ce faisant, ils poussèrent du pied le tabouret couvert de cahiers. Maximin qui se dirigeait vers la rue revint sur ses pas et les gifla.

« La vieille t'appelle, rappela-t-il à sa sœur. Arrête ! Tu te fatigues pour rien. T'as déjà vu quelqu'un sortir d'ici ? Non ! Alors ! ... T'as pas

vu comme ils me traitaient tes bons profs ? T'étais présente pourtant ce jour-là ! ... »

La colère et la rancune se lisaient sur ses traits. Manifestement, il faisait de gros efforts pour ne pas crier.

Effectivement, l'adolescente se souvenait du jour où ils s'étaient rendus au collège de Maximin, six ans auparavant.

Deux bons kilomètres les séparaient de l'établissement scolaire et le soleil tapait dur en ce mois de décembre, même à quatre heures de l'après-midi. Aussi, avait-elle accepté avec reconnaissance le grand parasol noir de sa mère. Il sentait la poussière et les mites y avaient laissé quelques empreintes de mandibules. Qu'importe ! À huit ans, ça lui était égal de se promener sous un parapluie transformé en parasol.

Afin d'accorder son pas sur celui de sa mère, Julie sautillait comme à la marelle. Madame Sila gémissait, soufflant sous son poids : « Saute pas comme ça, tu vas me faire tomber ! » Puis, à l'adresse de Maximin : « Pas si vite ! Je transpire. T'es quand même pas si pressé d'aller à cette réunion ! »

Le garçon marmonna quelque chose en esquissant un geste d'impatience. Ses chaussures de sport paraissaient trop larges pour ses pieds car il était plutôt maigrichon. Vêtu de son tee-shirt Bob Marley et de son éternel jean, coiffé à la rasta sous

un bonnet de laine multicolore, il avait perdu un peu de son apparence de collégien.

Ni lui ni sa mère n'étaient très pressés en effet de rencontrer son équipe pédagogique. Quant à Julie, intriguée par ce rendez-vous, taradée par la curiosité, elle essayait de marcher plus sagement.

Ils cheminaient ainsi dans la chaleur depuis quinze bonnes minutes, quand Julie se précipita vers le caniveau pour vomir.

« Qu'est-ce qui t'arrive encore ?

– C'est ton essence, répondit Julie. Tu sens bon, mais... »

Bouleversée, énervée, angoissée, Madame Sila dégageait en effet une forte odeur de sueur que son eau de Cologne tentait vainement de terrasser. C'en était trop pour l'estomac de la petite déjà alourdi par un goûter de bananes au sucre, mis sens dessus dessous par son pas sautillant et la chaleur lourde de cette fin d'après-midi. Maximin ronchonnait :

« Ben, on n'y va pas... Julie va sentir le vomi. J'ai pas envie d'avoir la honte ! »

Sa sœur lui trouva un toupet immense. Elle avait compris que ce n'étaient pas des compliments qui attendaient sa pauvre mère au collège, mais bien une charge de récriminations.

Lorsque Maximin était absent, elle fouillait discrètement dans son sac à dos pour espionner ses résultats. Des zéros, des quatre, des six, notes gribouillées à la va-vite, s'entassaient en face de toutes les matières dans son carnet, comme des

insectes piégés au milieu des pages. Ledit carnet était rempli de mots signés des professeurs :

« Votre enfant est indiscipliné, il sera retenu jeudi après-midi. »

« L'élève Maximin Sila sera retenu demain. Motif : n'avait pas son matériel aujourd'hui »...

C'était pour une de ces raisons que sa mère était convoquée. La petite fille avait lu la lettre envoyée par le collège car Madame Sila était analphabète.

« Je n'ai jamais pu apprendre à lire, disait parfois celle-ci, ma tête était trop dure, et ma mère a préféré me garder pour travailler à la case au lieu de m'envoyer à l'école. »

Lorsqu'un courrier leur parvenait, elle s'approchait de l'un de ses enfants, la tête basse, l'air fautif et désolé. Elle tendait l'énigme au déchiffreur puis attendait, les mains croisées sur son ventre. Lorsqu'il s'agissait d'une bonne nouvelle, plus rien n'existait autour d'elle, hormis le miracle produit par la voix du lecteur. Elle semblait médusée. Les sons et les mots chantaient. Les prunelles de ses yeux s'enveloppaient de tendre buée et un muet remerciement plein d'admiration y scintillait.

« Aprann biin lékol, murmurait-elle alors parfois, quand l'objet du courrier laissait son esprit libre de rêver, fé pa konm mwin. Ou lé un mwin ke riin kan ou giny minm pa lir out non. »

Les enfants éprouvaient toujours un pincement au cœur en l'entendant ainsi se dénigrer. Le remords d'avoir laissé échapper ses chances

d'apprendre à lire et à écrire la hantait. Elle en parlait comme d'un trésor qu'elle aurait, par négligence, égaré, comme d'un enfant qu'elle aurait par sa seule faute définitivement perdu. Elle s'en faisait une sorte de deuil éternel. Ne pas savoir écrire son nom était pour elle une douleur de tous les instants. Elle ressemblait à une aveugle entourée de miroirs inutiles qu'elle ne pouvait qu'effleurer du bout des doigts.

« C'est comme si j'étais invalide, expliquait-elle, invalide de ne pas comprendre ce qui est écrit autour de moi. »

Un jour, ses enfants la surprirent, atablée, penchée sur une feuille, griffonnant des arabesques, des signes uniquement lisibles par elle. Un sourire coupable se dessina sur son visage. Une main timide cacha le forfait merveilleux.

« Mi koné pas, murmura-t-elle en remuant doucement la tête, mi giny pa. »

Surprise en territoire interdit, elle riait jaune, se promettant de ne plus jamais recommencer. Qu'avait-elle osé faire ? Quel était le nom de cette folie qui s'était emparée d'elle ? Pourtant, elle persévéra en secret.

Plus tard, elle changea de technique. Constatant avec dépit que ses signes ne ressemblaient en rien à ceux qui l'entouraient, elle se mit courageusement à en inventer d'autres. Un alphabet rien que pour elle. Des idéogrammes tremblants se mirent à courir sur les cahiers des enfants auxquels il ne restait que quelques pages : oiseaux, arbres,

fleurs, chiens, têtes, balais, marmites... le tout mélangé à des ronds, à des boucles, à des ponts... C'était bouleversant de courage. C'étaient des cris de victoire, aussi beaux que les plus belles pages du monde, nés de son seul désir d'écriture et de lecture !

« Maman, je t'apprendrai si tu veux, lui dit un jour Maximin.

– Oh non ! Je suis trop vieille et ma tête n'a pas dû s'attendrir. Il est trop tard !

– Si, je t'apprendrai. Je te prêterai mes cahiers, mon livre de lecture.

– Tu sais ce qui me ferait plaisir ? J'aimerais savoir signer. » Sa voix s'était faite humble, suppliante.

Le garçon ne sachant pas signer lui-même couvrit donc son cahier d'essais de paraphes laborieux, en choisit un qu'il présenta fièrement à sa mère:

« Fais comme moi, n'oublie pas la petite queue à la fin et les deux points. »

Pendant deux semaines, ils s'échinèrent, le fils aidant la mère de ses conseils : « Appuie sur ton stylo ! Ecris plus vite ! Tiens ta feuille à l'endroit ! Serre fort le stylo, non, pas comme ça ! Voilà ! ... »

Elle sut signer mais pour le reste, elle abandonna.

En fait, elle redoutait deux choses. D'abord, le regard des voisins qui n'auraient pas manqué de sourire. Ensuite, l'échec.

Aussi se sentit-elle accablée le jour où elle prit connaissance du contenu de la lettre : « Madame, les professeurs de votre enfant désireraient vous rencontrer, le mardi 10 décembre. Motif : indiscipline et manque de travail ». Ses espérances se trouvaient anéanties par ces quelques lignes. Ainsi donc, Maximin qu'elle entrevoyait secrètement comme le sauveur de son honneur perdu, Maximin, l'homme de la maison, ne travaillait pas à l'école. Avec un fatalisme qui lui collait à la peau comme son odeur, elle s'était résignée à voir Claudie sa fille aînée accumuler les redoublements de la même manière qu'elle empilait ses manuels scolaires sur un coin de la table. Sans doute pensait-elle que ce manque de réussite était une tare frappant les filles de son sang. En revanche elle avait placé beaucoup d'espoir en Maximin. Toutes ces années pour entendre deux observations meurtrières : « manque de travail, indiscipline. »

Elle demanda à Julie de lui expliquer le sens de ce deuxième mot, bien que l'ayant intuitivement deviné. La petite fille feuilleta un dictionnaire à l'école : « Désobéissance ». Madame Sila avait alors respiré fort et vite, soudain assaillie par un cauchemar imprévu...

Lorsqu'ils arrivèrent au collège, la sonnerie venait d'annoncer la fin des cours et des flots d'élèves se ruèrent vers la sortie, manquant à plusieurs reprises de les renverser. Maximin marchait en tête, le visage renfrogné.

« Dépêchez-vous, dit-il, on va arriver en retard ! »

Il déambulait dans les nombreux escaliers et couloirs comme s'il était chez lui. En fait, il redoutait de tomber nez à nez avec ses camarades, alors qu'il était escorté de sa mère, portant parasol et robe démodée. Un petit gros qui suait le héla soudain en esquissant un énorme sourire en tranche de papaye :

« Hé Maximin ! Ça va chauffer ! Pleure pas, mon frère ! On te consolera ! »

Maximin lui adressa un geste obscène avant de prendre un chemin moins fréquenté. Ils empruntèrent une allée large et fraîche bordée en cette saison de hauts flamboyants fleuris. Une ombre bienfaisante coulait jusqu'au sol, séchant la transpiration abondante de Madame Sila. Elle ralentit un peu le pas, prit le temps de s'éventer à l'aide de son mouchoir :

« Maximin, attends ! Je vais reprendre ma respiration. Je peux pas me présenter comme ça devant tout le monde ! »

Une brise légère but rapidement l'eau de son visage et de ses bras. Mais des auréoles blanchâtres s'inscrivaient sous ses aisselles. Julie profita de cette halte pour ramasser une poignée de fleurs de flamboyants qui jonchaient le sol car elle croyait encore que les fragiles fleurs qu'elle tenait entre ses doigts avaient le pouvoir d'attirer le père Noël.

« Regarde, maman ! s'écria-t-elle, il y en a plein partout ! »

Maximin se précipita vers elle, lui arracha les pétales des mains, puis, comme une furie, les jeta à terre et les piétina.

« Tu veux vraiment me donner la honte ! Reste tranquille ou alors, tu ne viens pas dans la classe. D'abord, tu pues le vomi, ensuite touche pas à ça ! »

Surprise par le geste violent de son frère, elle faillit tomber. C'était la première fois qu'il se comportait aussi brutalement envers elle. Maximin était son protecteur et cela depuis toujours. Un jour, lorsqu'elle était à la maternelle, il avait giflé un garçon parce que celui-ci l'avait traitée de « père ti bâtard ».

« Qu'est-ce que ça veut dire ? lui avait demandé Julie.

– Ça veut dire que je vais le tuer ! »

Aussitôt, il l'avait rattrapé par la manche pour lui mettre encore deux bonnes claques et un coup de poing.

Si un enfant s'avisait de chercher querelle à sa sœur, il trouvait Maximin sur son chemin. Quand elle était plus jeune, il la choyait. Il cachait toujours, à son intention, dans ses poches, une pastille à la menthe, un chewing-gum ou une bille volée à un copain. Il savait fabriquer mieux que nul autre des avions en papier qui fusaient dans le ciel, des figures avec des élastiques. Il la portait sur ses épaules ou sur son dos pour qu'elle puisse voir les autos par-dessus la haie de *lesquines*, sans avoir besoin d'aller dans la rue. Il lui rapportait de ses

virées sur le tas d'ordures, une poupée, un ruban, un jouet cassé à réparer...

Ce soir-là, il fallait qu'il soit vraiment énervé ou anxieux pour s'en prendre ainsi à ses enfantillages.

Les professeurs de Maximin s'excusèrent auprès de Madame Sila de la peine qu'ils lui causaient. Il faut dire que la pauvre femme faisait piètre figure devant ces juges assemblés ! Son sourire tremblant était celui d'une accusée. Des gouttes grosses comme le doigt, que le mouchoir n'arrivait plus à éponger, perlaient sur son front. Elle soufflait en jetant autour d'elle des regards apeurés de souris prise au piège.

« Bonsoir madame, asseyez-vous. Rien ne va plus avec votre fils, commença une dame à lunettes. »

Aussitôt, les autres professeurs acquiescèrent d'un signe de tête.

« Nous avons tout essayé pour le ramener à la raison, mais il ne veut rien entendre.

– Vous savez, balbutia-t-elle à l'adresse de tous les visages accusateurs tournés vers elle, je ne sais ni lire, ni écrire, je ne peux pas l'aider à faire ses devoirs. Nous ne sommes pas riches, mais...

– Il n'y a pas que les devoirs qui ne sont pas faits, Madame, coupa un vieux monsieur à l'air dur, il y a sa conduite en classe. Elle est inadmissible. Il passe son temps à bavarder, à s'amuser.

– Je vois pas pourquoi il « amuse », répliqua la pauvre femme pensant que son fils traînait en route et arrivait en retard en classe. Il part de bonne

heure le matin et il n'a aucune corvée chez nous. Chez nous, monsieur, continua-t-elle, les enfants n'ont pas grand-chose à faire à part leur travail d'école. Le matin, ils se lèvent, ils goûtent, et ils s'en vont. Puis, se tournant vers Maximin :

– Pourquoi tu « amuses » pour arriver à l'école, Maximin ? Tu fais quoi dann chemin ? »

Maximin ne répondit rien.

Elle devint intarissable, prenant de l'assurance pour expliquer à ce comité qu'elle faisait tout pour ses enfants, pour le bon déroulement de leur scolarité. Fière, Julie observait sa mère, la félicitant intérieurement parce qu'elle se défendait bien. Ces gens allaient sûrement la complimenter. Mais ils la regardèrent simplement, avec des mines entendues et des hochements de tête ennuyés. Désappointée, elle finit par se taire.

« Ce que je voulais dire, Madame, c'est qu'il passe son temps à jouer. Tenez, en ce moment, avec quelques-uns de ses copains, il s'amu..., il joue à lancer des jujubes dans la classe quand j'ai le dos tourné.

– Ce que je ne supporte plus, intervint une autre dame qui semblait très fatiguée et qui parlait d'une voix plaintive, ce sont ses grimaces de singe pour faire rire la classe. »

À ces mots, Maximin réagit vivement :

« Qui est un singe ? Je suis pas un singe ! C'est pas parce que je suis noir que vous devez me traiter de singe ! »

Il avança vers elle, les poings serrés. Madame Sila le retint par la manche de son tee-shirt. Julie s'arrêta de respirer. Et s'il se jetait sur cette dame ? Heureusement, il n'en fit rien, se contentant de lui lancer des coups d'œil meurtriers. Fraîchement arrivée de métropole, l'enseignante ignorait certainement la connotation particulière que prenait ce mot dans une île marquée par l'esclavage et la colonisation. Des gens s'étripaient pour s'être traités de singes. C'était l'insulte suprême qu'on jetait à la face de l'ennemi lorsqu'on se trouvait à bout d'arguments et de nerfs, le cri de guerre, le crachat au visage, le comble du mépris. Ce n'était pas le mot à dire à un Noir. Et Maximin était très noir.

« Bref, conclut quelqu'un sur un ton pacifique et paternel, nous aimerions que tu nous expliques, Maximin, pourquoi tu te conduis ainsi. » Puis, s'adressant à Madame Sila : « Il refuse de faire les devoirs, il ne se donne même pas la peine de rendre une copie blanche !

– Oui, Monsieur, oui, Madame ! articulait-elle d'une voix tremblante en hochant la tête. Oui, je comprends bien votre peine.

– Parce que je ne comprends rien ! s'emporta soudain Maximin. Je n'ai que de mauvaises notes ! Je travaille, je ne travaille pas, c'est pareil ! À quoi ça sert ? Tout le temps, des zéros ! J'en ai marre de l'école ! Je n'en veux plus ! explosa-t-il, au bord des larmes. »

Comme les professeurs se taisaient, Maximin continua :

« Vous croyez que c'est agréable de passer tout le temps pour un imbécile ? Moi aussi j'aimerais être dans une bonne classe parmi les meilleurs ! Y en a que pour les forts ici ! Personne n'essaie de comprendre pourquoi je ne réussis pas. Personne ne m'aide !

– Si on est tous là aujourd'hui, c'est justement pour t'aider, l'encouragea un jeune professeur. Vas-y !

– Non, lui déclara Maximin, vous pouvez pas comprendre ! Tout ce qui vous intéresse c'est que je travaille pas et que je bavarde. De toute façon, c'est trop tard !... Et il baissa la tête dans un silence obstiné.

– Hum ! Hum ! ... Le professeur à l'air dur se racla la gorge. Et vous Madame, qu'en dites-vous ?

– Faites pour le mieux, Monsieur ! C'est un bon garçon, mais la mauvaise compagnie quelquefois a dû l'entraîner. Peut-être il va finir par mettre la tête au travail ? Il le faudrait, mon Dieu ! C'est qu'il a déjà quatorze ans. Il a déjà redoublé. Je serai pas toujours là pour m'occuper d'eux, dit-elle en désignant ses deux enfants. Ils n'ont pas de papa. Et j'en ai encore trois autres à la maison... »

Une dame s'adressa gentiment à Maximin :

« Oui, Maximin, remets-toi à travailler. Tu en es capable ! Fais un effort ! C'est ton avenir qui est en jeu, le comprends-tu ? »

Maximin la regarda sans répondre. On avait l'impression qu'il ne la comprenait pas. Il marmonna quelque chose. L'assemblée se tourna

vers lui comme si soudain ce qui allait sortir de sa bouche était extrêmement important :

« Oui ? » demanda la dame sur un ton suppliant.

Mais sa question demeura sans réponse. Le garçon fixait ses pieds et on entendit voler une mouche. On se quitta sur une vague promesse de changement.

Tout le monde semblait terriblement triste et abattu.

Sur le chemin du retour, Madame Sila ne cessait de soupirer de dépit et de soulagement à la fois. Julie était désespérée et mortifiée pour son frère en situation d'échec. Jusqu'à ce jour, il avait été son père puisqu'elle n'en avait point, son compagnon, l'homme qu'elle admirait le plus au monde. Mais à présent, elle craignait de douter de lui.

Puis, parce qu'elle le pensait et parce que sa mère avait besoin d'être réconfortée, elle se tourna vers elle : « Tu as bien parlé, maman ! » Le visage maternel s'épanouit sous un large sourire. Maximin fusilla sa sœur du regard.

Six années avaient passé et l'opinion de Maximin sur l'école n'avait pas changé.